

Céline Manin

Les aventures d'Iris

*Tome 1 : cieux orageux sur la région de
Constance*

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-0727-3

© Céline Manin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PROLOGUE

La princesse Iris de Sigmaringen regardait tomber la neige. On était seulement en octobre mais le temps s'était considérablement refroidi depuis plusieurs jours. Un vent glacial s'était d'abord levé, puis les gelées avaient recouvert toute la végétation d'une fine couche de givre. Elle frissonna en repensant à sa réaction quand les premiers flocons l'avaient surprise. Elle chevauchait alors en direction de la principauté, revenant d'un concile durant lequel les négociations avaient été âpres. Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi des personnes fort intelligentes pouvaient se montrer aussi obstinées dès lors qu'il s'agissait de territoires ou de privilèges. Combien de fois avait-elle refusé de prendre parti pour l'un ou pour l'autre ? Elle-même n'hésitait pas à céder une partie de sa propre principauté si cela pouvait être gage de sécurité pour ses sujets. Quelques arpents de terre avaient moins de valeur à ses yeux que

des vies humaines. Hélas, elle s'était rendue compte que bien des gens ne pensaient pas comme elle.

Quittant comme à regret son observatoire près de la large fenêtre, elle se contempla un instant dans l'immense miroir vénitien, cadeau d'un prince italien, qui ornait l'un des murs. Elle y aperçut une jeune femme blonde, dont les longs cheveux tombaient jusqu'au creux des reins. Aujourd'hui, elle les portait bouclés, simplement retenus par quelques peignes bordés de nacre. Sa robe de brocart prune était rehaussée de broderies au fil d'or et d'argent. Le bustier soulignait sa taille fine et la jupe, ample et malgré tout légère, lui donnait une élégance indiscutable. Elle posa sa main sur un large collier en or serti de grenats. Ces derniers brillaient d'un éclat si particulier dès qu'une lumière les traversait qu'on aurait dit des larmes de sang. Les boucles d'oreille assorties accentuaient encore cette impression. Elle se souvenait parfaitement du moment où on lui avait offert ces bijoux magnifiques... Cette

pensée la fit rougir... Un cadeau... Et quel cadeau... une promesse, rien de moins... Celle d'un bonheur durable, simple et sincère... Oui, à bien y réfléchir, jamais elle ne pourrait regretter d'avoir pris cette décision, celle qui allait changer sa vie à tout jamais... Iris gagna l'endroit qui lui plaisait le plus : la vaste bibliothèque du château, remplie de dizaines d'étagères chargées d'ouvrages tous plus précieux les uns que les autres. Elle promena ses doigts sur les tranches en cuir épais dont les lettres dorées à l'or fin laissaient entrevoir les titres. Son choix se porta sur un exemplaire très ancien d'un texte remontant au Moyen-Age. Lorsqu'elle le sortit de son rayonnage, elle se laissa envahir par l'odeur de la couverture. Elle l'ouvrit précautionneusement et, comme à chaque fois, fut stupéfaite par la qualité des enluminures. Chaque page était entourée d'un liseré d'arabesques également dorées. Son regard s'attarda sur une miniature représentant une scène de la vie quotidienne à cette époque : des seigneurs chassant à courre. Il y avait cinq cavaliers montés sur des chevaux alezans richement harnachés qui poursuivaient un

magnifique cerf aux bois impressionnants. Les couleurs particulièrement vives ressortaient parfaitement sur le beige clair des feuilles. Son père lui avait appris les techniques utilisées pour pouvoir peindre ces scènes. Elle se souvenait des différents pigments, qu'il s'agisse de végétaux, d'animaux ou de minéraux. Elle imaginait sans peine la finesse des pinceaux dont il fallait se servir pour réaliser tous les détails. Elle s'installa confortablement et se plongea dans sa lecture. Très rapidement, ses pensées s'évadèrent et elle se remémora ce qui s'était passé quelques mois auparavant. Elle se souvint alors d'un texte qu'elle avait écrit à celui qui avait ravi son cœur. Un texte sur la perte d'un être cher... Elle alla le récupérer bien vite, glissé entre les pages d'un imposant volume à la couverture en cuir rouge. Elle aurait presque pu le réciter de mémoire. *J'étais vous, vous étiez moi, nous étions un. Deux entités qui ne formions qu'un seul être, unique, indivisible... Une histoire qui s'annonçait comme une rose sans épines, un ciel sans nuages... Hélas, du jour au lendemain, tout s'est écroulé. Un château de sable emporté*

par la vague... C'est là qu'on se rend compte que toute relation relève de l'éphémère. On se croit à l'abri et pourtant... En fait, tout consiste à ériger une citadelle imprenable. Fortifiée, avec de hautes tours, de larges murailles, des fossés profonds... Une citadelle qui n'est autre qu'un paradis personnel dans lequel seul un petit nombre de personnes peut pénétrer. Une citadelle qui se révèle magnifique une fois à l'intérieur. Elle dévoile alors les trésors de celui qui en possède la clé... Notre citadelle était infranchissable au commun des mortels. La vie s'y déroulait de façon idyllique. Nous étions deux anges qui volions sans cesse vers l'avenir que nous nous construisions. Un ange ne peut pas mourir... Un ange ne peut être atteint. Du moins je le croyais... Si j'avais su qu'une menace se profilait, j'aurais lutté davantage... Jamais je n'aurais imaginé ça. Le démon s'est avancé insidieusement jusqu'à vous, s'insinuant, se faufilant, se glissant lentement avant d'exploser. Vous vous êtes battu autant que vous avez pu. Le bien et le mal se livrant un duel dont un seul pouvait sortir vainqueur... Un combat à mort, inégal, tragique et héroïque... Longtemps, j'ai cru que le diable ne gagnerait pas. Longtemps, j'ai

accepté de voler pour vous, de vous porter malgré la force qui voulait vous tirer vers le bas. J'ai tout fait pour préserver la citadelle mais... Un beau matin, tout s'est écroulé. Le soleil s'est obscurci, le diable vous a arraché à moi, l'ange a été incapable de reprendre son envol... Le paradis est devenu enfer. J'ai vu les tours s'écrouler, les murailles s'effondrer dans un fracas apocalyptique, une tornade balayer ce que nous avions patiemment édifié. Un dernier souvenir de vous m'a brisé les ailes, pire qu'une décharge de plomb. Mais il fallait que j'essaie de m'en sortir. Je n'avais pas le droit de laisser tomber, pas après tout ça... Cependant, le sentiment de voir mon propre cœur se briser en mille éclats de cristal a eu raison de moi. Vivre sans vous était inconcevable. Une partie de moi était partie avec vous, je saignais et rien n'arrêtait ça. La chute me paraissait interminable, je ne redoutais même pas le moment où je toucherais le sol. Un ange sans ailes... Un ange déchu.... La blessure, ou plutôt les blessures me faisaient mal. Et puis j'ai compris... Compris le sens de votre dernier sourire, compris le sens de votre dernier geste, compris ce que j'avais vu dans vos yeux. Vous veniez de poser la main sur

mon cœur et... Soudain, j'ai senti une douce chaleur m'envahir, en ce moment où plus rien ne comptait. Votre chaleur vivait encore en moi... Et votre regard, ce jour-là... J'ai vu ce que j'aimais tant: je me suis vue belle. Alors, sans hésiter, j'ai dépassé le stade de la douleur. Je me suis remise à battre des ailes. Un vol saccadé, heurté, haché mais un vol qui allait me sauver. Epuisée, anéantie et néanmoins consciente que je m'en étais sortie, je me suis posée dans un monde intermédiaire entre le paradis et l'enfer, un monde assez doux pour soigner mes plaies. J'étais seule, du moins je le croyais. Des mains amies se sont tendues. Pas des mains agressives qui ne voulaient que profiter de ma détresse. Pas des mains qui ne font que vous déchirer encore plus sous prétexte de vous faire du bien et qui, au final, vous laissent plus meurtri qu'auparavant. Non, des mains qui ont pris soin de mes ailes brisées; qui, avec lenteur, ont étalé un baume sur les blessures. Des mains auxquelles s'est bientôt substituée une voix tout aussi amicale. Des mots apaisants qui ont calmé le feu dévorant de mon cœur affligé. Peu à peu, je me suis reconnue, je me suis retrouvée. Quand j'ai enfin osé relever la tête sans

craindre qu'elle ne retombe lourdement, j'ai de nouveau senti la chaleur. J'ai senti mon corps et tout mon être redevenir vivants. J'ai su à qui je devais ce regain d'énergie, cette forme nouvelle. Alors que je m'en croyais incapable, cette aura m'a aidée à prendre mon envol. J'ai finalement compris qu'on ne m'aurait pas laissé continuer ma chute vertigineuse vers l'enfer. Peut-être parce que je ne le méritais pas... Une descente plus douloureuse encore que de se sentir brisé. L'idée que c'est interminable, un gouffre sans fond... Le premier vol fut hésitant et maladroit, avec la désagréable impression que la blessure allait se rouvrir au moindre battement d'ailes trop fort. Comme le papillon tout juste sorti de sa chrysalide a besoin de renforcer ses ailes et de les sécher, je savais qu'il me fallait aller vers le soleil pour continuer à exister, même sans VOUS...

La lettre se terminait ainsi et elle retint à grand peine quelques larmes. Elle avait écrit là toute la douleur qu'elle ressentirait s'il advenait à mourir et l'aide que seul un véritable ami pourrait lui apporter. Elle avait

couché ces mots sur le papier après ce qui avait failli être un véritable drame pour tout le monde...

CHAPITRE I

Le jour venait de se lever sur la région de Sigmaringen. Le château resplendissait sous le soleil hivernal de cette fin de mois de février et ses hautes tours semblaient vouloir toucher le ciel. La végétation endormie à cette époque de l'année brillait de mille feux sous sa couche de givre. Certains arbres étaient recouverts de véritables stalactites de glace. La rivière elle-même était partiellement gelée. Il était d'ailleurs assez rare de ne pas avoir de neige à cette époque de l'année mais le froid était tellement intense que cela l'empêchait de tomber.

Dans sa chambre, la Princesse regardait la contrée environnante et se félicitait d'avoir demandé d'augmenter la quantité de bois dans les cheminées. L'hiver en question était parfois glacial. Elle frissonna et se dit qu'il était grand temps qu'elle s'habille. Elle savait qu'elle menait une vie assez étrange pour une femme

noble de cette époque. On était à la fin du XVIIIème siècle et le moins que l'on puisse dire, c'est que cette jeune femme était moderne. Grande cavalière, elle parcourait la campagne à cheval très régulièrement, n'hésitant pas à se rendre là où son devoir l'appelait de cette façon plutôt qu'en carrosse. Elle dirigeait toute sa principauté toute seule, comme un homme et elle avait été vite acceptée par tous les habitants des environs qui la reconnaissaient comme la véritable souveraine. Elle avait un caractère très autoritaire et en même temps très conciliant. Tout le monde admirait son extrême gentillesse. Elle savait faire preuve de rigueur dès qu'on la sollicitait pour rendre la justice. Et, en même temps, dès qu'elle voyait une personne qui souffrait, elle essayait de lui apporter aide et réconfort. Elle avait toujours une parole aimable pour ceux dont la vie était difficile. Elle avait bien conscience de ses privilèges mais elle n'en voyait guère l'intérêt si elle ne pouvait en faire profiter ceux qui croisaient sa route.

La vie ne l'avait pas forcément gâtée depuis qu'elle était enfant puisque sa mère était morte peu après l'avoir mise au monde. Elle avait succombé à une lourde infection qu'aucun médecin n'était hélas parvenu à soigner. Son père, un chef militaire éminemment respecté, avait également trouvé la mort pendant la guerre qui avait opposé sa province à celle de Freiburg. Les conflits étaient alors fréquents, opposant parfois plusieurs territoires. Les alliances se faisaient selon les intérêts financiers et en dépit du bon sens. Le prince, son père, avait juré qu'il parviendrait à rétablir l'harmonie entre tous, persuadé que les royaumes formeraient un jour un grand état. Depuis, la paix avait en effet été signée, entre autres avec l'archevêque de Freiburg, mais à quel prix... Des centaines de victimes, autant de blessés, des orphelins, des familles entières dévastées par les blessures ou le chagrin... Elle avait juré à son père de toujours respecter cette paix, de se montrer prévenante envers ses sujets et elle n'avait jamais failli à sa parole.

A l'évocation de ce souvenir pénible, la Princesse Iris, très émue, ne put retenir quelques larmes qui coulèrent le long de ses joues. Elle chassa bien vite ces sombres pensées de son esprit et entreprit de se préparer. Fort attentive à l'hygiène, elle effectua sa toilette avec beaucoup de minutie. Le château était doté du meilleur confort, y compris une salle de bains moderne. Ensuite, elle enfila ses vêtements : une tenue adaptée à la pratique de l'équitation, son occupation favorite. Elle en raffolait, ainsi que de la chasse et de l'ensemble des activités masculines, ce qui, là encore, faisait d'elle une personnalité à part. Elle releva ses longs cheveux blonds en un épais chignon et descendit dans sa salle d'armes pour s'exercer. Elle maniait l'épée comme peu d'hommes savent le faire. Face à son professeur, elle multiplia les passes et les contres. Ce dernier ne tarissait pas d'éloges pour son élève. S'il n'avait pas caché son étonnement lorsqu'elle lui avait fait part de son désir d'apprendre l'escrime, art français par excellence, il n'avait pas tardé à reconnaître son talent.

- Mademoiselle, vos progrès sont époustouflants. Je crois que je n'ai plus rien à vous enseigner. L'élève a dépassé le maître.
- Maître Lutz, vous exagérez. Je ne suis qu'une novice.
- Vous êtes capable de tenir en respect bien des hommes réputés pour leur qualité d'épéiste.

La jeune femme rougit à ce compliment. Depuis qu'elle était petite, son père avait tenu à ce qu'elle reçoive la plus complète des éducations. Ses précepteurs lui avaient appris les mathématiques, les sciences, diverses langues ainsi que l'histoire. Et à chaque fois, elle s'était montrée une élève assidue et douée. Elle adorait apprendre, s'instruisant à travers les très nombreux ouvrages contenus dans la bibliothèque.

Elle venait juste de reposer le sabre quand son plus vieux domestique entra. Elle regarda venir cet homme qui l'avait connue alors qu'elle n'était qu'un bébé. Il

avait les cheveux blancs comme la neige. Chaque ride de son visage était comme un souvenir qu'il portait dans sa peau. Malgré cela, ses yeux bleus brillaient dès qu'il adressait la parole à la princesse. Il la salua respectueusement et la prévint qu'une personne souhaitait s'entretenir avec elle. En général, elle ne recevait pas souvent et surtout, elle faisait fi de l'étiquette. Quand elle demanda davantage de précisions, le vieil homme lui sourit :

- Vous savez bien, Mademoiselle, que Monsieur le Prince de la Blumeninsel de Mainau ne s'annonce que sous cette forme. Un code entre vous...
- Alors il s'agit bel et bien de mon cher ami Alexandre... Très bien, dites-lui que j'arrive tout de suite.

Le vieil homme s'éloigna, le dos courbé par les ans. Iris remit en place quelques mèches qui s'étaient échappées de son chignon puis elle joignit le geste à la parole et ses pas résonnèrent bientôt dans l'escalier

principal. Quand Alexandre venait lui rendre visite, elle se sentait d'humeur joyeuse, peut-être parce qu'ils partageaient tous les deux le même grain de folie. Ils se connaissaient depuis leur enfance et l'un passait souvent quelques jours chez l'autre. L'île de Mainau était un véritable havre de paix, couverte de milliers de fleurs. Dès que certaines fanaient, les jardiniers les remplaçaient aussitôt. Un écrin de nature sur le lac de Constance, avec les Alpes comme bordure... Elle s'y sentait bien. Tous ses soucis s'envolaient dès qu'elle en foulait le sol.

L'escalier débouchait dans un grand salon meublé avec goût. Le parquet en chêne clair avait été méticuleusement astiqué, pas une seule de ses lames ne craquait. Les murs étaient tendus de tapisseries richement brodées. Les immenses fenêtres permettaient à un maximum de luminosité d'inonder la pièce. Un jeune homme se tenait devant l'imposante fenêtre qui donnait sur la terrasse. Assez grand, très brun, il avait une silhouette mince et élancée qui était

soulignée par une longue redingote gris foncé à boutons argentés. Il avait déposé son manteau de voyage sur un fauteuil et elle put en déduire qu'il était venu à cheval. Elle n'eut pas besoin de parler pour l'avertir, il se retourna dès qu'il sentit sa présence et ils s'embrassèrent chaleureusement :

- Iris, je suis ravi de vous voir.
- Cela est réciproque, mon cher Alexandre, vous vous en doutez. Vous avez bravé le froid pour venir ? Que me vaut tant d'honneur ? Votre île de Mainau n'est-elle plus suffisante ? Vous êtes lassé par sa douceur climatique ?
- Point du tout mais j'ai tout de même le droit de rendre visite à une amie qui compte beaucoup à mes yeux sans raison particulière. Iris, vous ne changerez jamais.
- Je vous taquine, il est vrai... Rassurez-vous, vous êtes toujours le bienvenu ici. Puis-je vous offrir

quelque chose à boire ? Du thé ou du café peut-être ?

- Non, je vous remercie.
- Dans ce cas, vous allez rester un moment avec moi. En cette saison, j'ai tendance à voir encore moins de personnes qu'à l'ordinaire. La principauté semble endormie, comme la végétation. Il n'y a pas grand-chose à gérer, hormis quelques conflits sans importance et les affaires courantes.
- Mon Dieu, dois-je comprendre que vous vous ennuyez ? Souffririez-vous d'une sorte d'ennui qui peut conduire à un état dépressif intense ?
- Vous n'y êtes pas du tout. Je vais très bien, heureusement. Je suis en pleine forme. Je dis juste que l'hiver n'est pas la meilleure saison pour recevoir ses amis. Mais vous, c'est différent. Asseyez-vous donc et discutons un peu.

- Je suis toujours étonné de constater le changement qui s'opère en vous dès lors que nous sommes ensemble. Vos sourires valent toutes les déclarations. Je peux savoir exactement ce que vous ressentez rien qu'en vous observant. Je vous connais par cœur.
- Je ne peux vous contredire... Vous êtes le seul à qui je me confie réellement.
- Je regrette parfois que nos deux châteaux soient aussi éloignés. Certes, nous pouvons nous voir aisément mais...
- Alexandre, ne vous inquiétez pas. Je sais que je pourrai toujours compter sur vous, quoi qu'il arrive.
- Je ne peux que vous retourner cette phrase ma chère Iris.
- Où est votre cheval ?

- J'ai laissé ma monture aux bons soins de votre palefrenier. J'accepte votre nouvelle invitation à demeurer un moment avec vous avec plaisir.
- Je m'apprêtais à sortir faire une balade à cheval avant le déjeuner. Voudriez-vous m'accompagner ? Je comptais me rendre chez Monsieur le Duc, à Meersburg.
- C'est assez loin mais pourquoi pas. Nous avons le temps. Vous avez de ses nouvelles ?
- Pas depuis plusieurs semaines. C'est quelqu'un de très mystérieux. Il y a une telle souffrance dans son regard.
- Il est revenu dans la région depuis peu, après avoir hérité du château médiéval de sa famille. S'il ne fait rien, il va très vite tomber en ruines. Cela dit, c'est un jeune homme bon et doux. J'ai juste l'impression qu'il ne parvient pas à assumer son nouveau statut.

- Dans ce cas, mettons-nous en route. Nous pourrions déjeuner en sa compagnie. Vous semblez bien le connaître.
- Disons que je l'ai déjà rencontré à maintes reprises. Il paraît si triste. Et en même temps, je décèle autre chose de plus sombre que je ne parviens pas encore à identifier clairement.

Tout en continuant à discuter, ils se dirigèrent vers l'écurie. Iris récupéra son long manteau doublé de fourrure et sella elle-même son cheval, un magnifique étalon noir comme le jais. Son harnachement était également noir, orné de boucleries dorées. Elle ne montait pas en amazone comme les femmes de l'époque mais à califourchon. Elle avait posé un chapeau sur ses cheveux et, une fois en selle, Alexandre exprima son admiration en voyant son amie si belle. Lui montait une jument toute blanche et le contraste était saisissant. Ils quittèrent la cour d'honneur du château au pas et empruntèrent un chemin qui serpentait à travers

la campagne. Dès qu'ils furent hors des enceintes de la ville, ils lancèrent leurs chevaux et galopèrent à travers les champs, rendant leur salut à tous ceux qui se découvraient sur leur passage. La distance leur parut plutôt courte finalement et ils ralentirent l'allure quand ils arrivèrent en vue de la ville de Meersburg. Le vieux château dominait les eaux calmes du lac. Sa tour carrée imposante était connue dans toute la région comme étant unique. Ils s'engagèrent dans la montée qui menait au pont-levis. Les pavés étaient relativement glissants et leurs chevaux trébuchèrent plus d'une fois. Ils parvinrent enfin devant l'entrée.

Iris félicita Alexandre pour ses qualités de cavalier et ils partirent tous deux d'un grand éclat de rire. Le froid avait amené de magnifiques couleurs sur les joues de la princesse. Ils se firent annoncer et, peu de temps après, un serviteur les conduisit auprès de son seigneur et maître. En chemin, il tint à leur préciser quelques détails. Sa voix grave en tremblait presque:

- Monsieur le Duc se comporte de manière extrêmement étrange ces derniers temps. Il s'enferme des heures durant dans sa chambre, il mange à peine. Il a énormément maigri.
- Est-il malade ?
- Mademoiselle, il ne veut pas en convenir mais cela m'inquiète. Il n'est pas malade physiquement mais sa santé mentale me semble défaillante.
- Peut-être pourrions-nous l'aider.
- Je l'espère de tout cœur. Monsieur le Duc est quelqu'un de fort gentil, je n'aime pas l'idée de le voir souffrir.
- Cela fait-il longtemps que vous êtes à son service ?
- Une dizaine d'années environ. Je me suis occupé de lui quand son oncle a jugé bon qu'il se

débrouille selon son rang. Un homme dur et brutal pour ceux qui ont le malheur de lui désobéir.

- Je vois...

Iris et Alexandre se regardèrent et échangèrent un regard complice au fur et à mesure qu'ils arpentaient les couloirs du château. Tout était humide et quasiment laissé à l'abandon. Ce n'était pas normal. La pièce où ils furent reçus ne valait guère mieux que les autres. La fenêtre était ouverte et l'air glacial s'engouffrait sans discontinuer. Aucun feu ne flambait dans la cheminée. Aucune tenture n'absorbait le froid. Au fond de la pièce, sur une vieille chaise en bois grinçant, un jeune homme d'une vingtaine d'années était perdu dans ses pensées. De taille moyenne, il avait les cheveux bouclés, châtain clair, et de grands yeux bleus mélancoliques. Son regard devait être splendide d'ordinaire mais là, il était terne, presque sans vie. Il se leva néanmoins en apercevant les visiteurs et un pâle sourire s'étira sur ses lèvres,

dévoilant une dentition parfaite. Iris lui présenta le Prince de l'île de Mainau, qu'il devait pourtant connaître, mais sa réaction fut minime :

- Monsieur le Duc... Est-ce que vous vous sentez bien ?
- Je... Oui bien sûr... Je vous prie de pardonner mon cruel manque de savoir-vivre. Je suis un peu fatigué en ce moment et...
- Nous comprenons parfaitement, ne vous inquiétez pas pour si peu.
- Merci... Vous êtes tellement gentille...
- C'est tout naturel voyons... Nous sommes venus exprès pour vous voir, vous savez. Nous permettez-vous de déjeuner avec vous ?
- Je n'ai pas grand-chose à vous offrir mais nous ferons au mieux. Vous savez, ma sœur va bientôt revenir et... Vous devriez bien vous entendre. Je...

Excusez-moi, je dois régler quelques affaires...

Des papiers urgents à signer...

- Je vous en prie, faites. Nous allons attendre en bas. Si je puis me permettre, vous devriez fermer cette fenêtre. Vous risquez de tomber malade.

La jeune femme aurait pu adresser ces mots aux murs, le résultat aurait été le même. Elle repoussa le battant de la lourde porte en bois et fit part de son inquiétude à Alexandre. Celui-ci la partageait totalement d'ailleurs. Dans la salle de réception, le serviteur qui les avait introduits les rejoignit, leur apportant des boissons chaudes et quelques biscuits parfumés à la fleur d'oranger. Il attendit que les deux visiteurs soient servis, cachant mal sa nervosité. Il se tordait les doigts et Iris remarqua son étrange attitude. Elle reposa sa tasse sur sa soucoupe, se redressa sur sa chaise et le fixa de ses intenses yeux verts, l'invitant à confier ce qui lui causait autant d'inquiétude. Normalement, sa position sociale de domestique ne

l'autorisait pas à se permettre une telle proximité avec des nobles comme un prince et une princesse mais il lui fallait le faire:

- Est-ce que mon maître... Comment vous est-il apparu ?
- Pour être tout à fait franche avec vous, cette vision d'un jeune homme assis devant une fenêtre ouverte, sans réaction... C'était démoralisant.
- Puis-je me permettre de vous demander pourquoi vous êtes redescendus si rapidement ?
- Il nous a avoué avoir des papiers à signer et que sa sœur allait bientôt rentrer...
- Ainsi, il a évoqué sa sœur ? Pauvre Monsieur le Duc... En arriver là...
- Pourquoi dites-vous cela ? Nous ne sommes pas pressés. Nous patienterons jusqu'à ce que sa sœur...

- Non Monsieur le Prince de Mainau, malgré tout le respect que je vous dois, vous ne comprenez pas ce que j'essaie de vous expliquer. Mademoiselle sa sœur est morte il y a de nombreuses années.
- Je vous demande pardon ?
- Non... J'en ai déjà trop dit. J'espère que nous aurons le plaisir de vous revoir bientôt parmi nous.

Sans plus d'explication, le domestique s'éclipsa. Le prince et la princesse cherchèrent à comprendre ce qu'ils venaient d'entendre mais un élément attirait indéniablement leur attention : pourquoi avoir parlé de cette sœur si elle était déjà morte ? Un oubli ? Cela n'était pas certain du tout, au vu de ce qu'ils avaient découvert. Malgré tout, Iris et Alexandre convinrent de ne pas développer le sujet, sauf si leur hôte le désirait.

Ils ignoraient dans quel état se trouvait réellement le jeune homme.

De longues minutes plus tard, le Duc les rejoignit d'un pas trainant. Le repas fut effectivement très simple et relativement peu chaleureux. Au fur et à mesure, le jeune homme, Arthur de son prénom, dévia vers des propos de plus en plus incohérents. Des paroles insensées, des phrases incomplètes, des regards vides, de grands moments de silence... Du coup, l'inquiétude de la Princesse de Sigmaringen augmenta d'un cran. Le jeune Duc ne pouvait demeurer seul pour l'instant. C'est pourquoi, elle lui proposa de l'accueillir dans sa demeure quelques jours. Cette femme possédait une grandeur d'âme impressionnante. Alexandre acquiesça silencieusement, il approuvait totalement le choix de son amie, même si... Fait encore plus surprenant, Arthur accepta presque immédiatement. Il paraissait même soulagé. En contrepartie, Iris se demandait pourquoi son ami était si taciturne. Il n'avait pas dit un mot depuis

le début du repas et cela ne lui ressemblait pas du tout. Elle se promit d'éclaircir ce mystère.

Quand ils se quittèrent, il était plus de quatorze heures et Monsieur le Duc la remercia encore pour son invitation. Ce fut pratiquement la seule parole sensée qu'il prononça et elle n'aurait su dire si c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle. Sa main était froide dans la sienne. Il ajouta qu'ils les rejoindraient en fin de soirée à Sigmaringen. Elle aurait préféré ne pas le quitter, redoutant qu'il lui arrive quelque chose, mais elle n'avait pas le choix. Elle lui adressa un ultime sourire, franc et sincère.

Une fois dehors, la jeune femme enfourcha sa monture et Alexandre la suivit, visiblement détendu de s'éloigner de cet endroit sordide. Le ciel s'était brusquement assombri, chargé de lourds nuages noirs. L'atmosphère était à la fois glaciale et incroyablement pesante. Pourtant, alors qu'ils avaient pris le galop, Iris

stoppa son cheval et obligea également le Prince de Mainau à s'arrêter. Les montures renâclèrent bruyamment, mécontentes d'avoir été stoppées en pleine course. La jeune femme s'approcha et, d'une voix claire, elle l'interrogea :

- Maintenant, cher ami, vous allez me dire la raison de votre silence de tantôt. J'aimerais comprendre, vous qui, d'habitude, êtes si loquace. On vous sentait comme mal à l'aise.
- Je ne veux pas vous ennuyer avec de telles futilités. J'ai quelques soucis en tête et ils ont dû me traverser l'esprit, voilà tout.
- Faites croire cela à qui vous voudrez mais certainement pas à moi. Alexandre, nous avons grandi ensemble, nous avons partagé les mêmes jeux, les mêmes joies et les mêmes peines. Nous n'avons rien à nous cacher.
- Je ne peux rien vous refuser lorsque vous me parlez ainsi... Il est vrai que je connais ce jeune

homme. On raconte des choses effrayantes à son sujet. Selon les dires de certains, il serait plus ou moins fou, sujet à des crises de démence, de délire même.

- Vous n'exagérez pas un peu ?
- Je vous assure que non, je n'oserais pas vous mentir sur ce point.
- A quoi cela serait-il dû ?
- Je l'ignore mais c'est la raison pour laquelle je ne vois pas d'un très bon œil que vous accueilliez un tel individu chez vous.
- Que pourrait-il se passer ? Vous serez à mes côtés et je sais me défendre de toute façon. Qui plus est, si ce que l'on raconte est vrai, il m'est inconcevable de ne point aider ce pauvre garçon. Cela ne servirait à rien de l'accabler. Il n'est probablement pas responsable de ce qui lui arrive. Et comme vous le disiez très justement il y

a peu, c'est un homme bon et doux, cela se lit dans son regard.

- Très bien... Je m'incline, vous avez le dernier mot, comme toujours. Et puis, qui pourrait résister à une beauté telle que vous ?
- Alexandre, vous êtes un irréductible et incorrigible flatteur mais je vous préfère ainsi.

Elle prit à peine le temps de terminer sa phrase et elle éperonna son cheval qui bondit en avant en se cabrant à moitié. La jument blanche réagit tout de suite, ne voulant pas être distancée, et regagna le terrain perdu. La course se poursuivit jusqu'au château ; les cavaliers faisaient corps avec leurs montures. Ils franchissaient troncs d'arbres et fossés sans ralentir. Finalement, les chevaux repassèrent d'eux-mêmes au pas en étendant leurs encolures jusqu'au sol, blancs d'écume.

A Sigmaringen, les deux amis firent préparer une autre chambre et ensuite, la Princesse décréta qu'elle allait se faire belle pour le souper à venir. De son côté, Alexandre fit de même. Sa chambre donnait sur les jardins du château, elle était calme et lumineuse. Il prit son temps pour lire quelques pages de son ouvrage préféré. La lumière diffusée par un énorme candélabre faisait danser des ombres étranges sur les pages. Son esprit était partagé entre ce qu'il avait vu dans la journée et ce qu'il était en train de lire. Lorsqu'il leva de nouveau les yeux, il s'aperçut qu'il était grand temps de se vêtir convenablement pour le dîner.

Une heure plus tard, la jeune femme redescendit vêtue d'une superbe robe de velours vert foncé. Le décolleté carré était bordé de fourrure d'hermine, de même que les manches. Le devant de la jupe était garni de broderies ton sur ton. Elle avait accroché une large ceinture en soie argentée à sa taille. Pour parfaire le tout, elle avait sorti une parure ayant appartenu à sa mère. Quand elle avait ouvert les écrins, elle n'avait pu

empêcher quelques larmes de couler le long de ses joues. Un lourd collier en or serti de plusieurs émeraudes taillées en gouttes. Chaque pendentif était entouré de diamants. Quant aux boucles d'oreille, elles reprenaient le même dessin. Elle avait conservé son chignon, ce qui mettait son port de tête en valeur. Elle était tout simplement magnifique.

Dehors, la nuit commençait à étendre son voile sombre sur la campagne et elle souhaitait de tout son cœur que le Duc arrive avant que les ténèbres ne rendent toute sortie périlleuse. Et s'il ne venait pas ? Si elle s'était trompée sur lui ? Si lui faire confiance n'était qu'une erreur ? Un bruit de sabots l'avertit soudain que ses craintes n'étaient point fondées. En effet, un carrosse se rangeait dans la cour et le jeune Duc foula bientôt le pavé princier. Sans le dévisager parce qu'elle savait que rien n'avait changé, elle le guida elle-même dans ses appartements et décida de profiter du fait qu'elle était seule avec lui pour discuter un moment :

- Monsieur le Duc, tout à l'heure, vous nous avez parlé de votre sœur. Vous disiez qu'elle allait revenir...
- Quoi ? C'est impossible, voyons... Ma sœur est morte depuis longtemps...
- Pourtant... J'ai cru que... Bon, cela ne fait rien, j'ai dû confondre. Nous soupçons dans une demi-heure. Reposez-vous et rejoignez-nous dans le grand salon.
- Très bien, à tout de suite.

Iris s'éclipsa discrètement, non sans se poser des dizaines de questions. Arthur était vraiment un homme surprenant... Et inquiétant aussi, d'une certaine manière... Que cachait ce revirement de situation ? Un refus d'admettre l'inadmissible ? Elle croyait beaucoup à toutes ces théories qui font de l'âme une sorte de conscience à part entière. En acceptant l'idée que ce jeune homme avait vécu une expérience traumatisante, il l'exprimait peut-être ainsi. Forte de cette conclusion,

elle se convainquit qu'elle devait à tout prix l'aider à surmonter cet état dépressif.

En attendant, elle rendit une courte visite à son ami Alexandre. Ce dernier fut stupéfait par la grâce de la jeune femme, s'étonnant qu'elle ne soit pas encore mariée. En plus d'être très belle, elle avait un don pour aimer les autres. Elle était capable de déployer des trésors pour rendre quelqu'un heureux. Elle méritait tellement d'être heureuse à son tour ! D'aussi loin qu'il s'en souvienne, il n'avait jamais connu d'homme la courtisant. Cette situation n'était pas normale. Elle n'avait pas que la beauté physique, elle avait une beauté dans le cœur qu'il n'était pas certain de recroiser encore. Ils discutèrent brièvement de choses et d'autres puis l'énorme horloge du hall sonna, indiquant que l'heure était venue d'aller manger.

Au diner, les trois convives avaient retrouvé un peu d'entrain, même si le Duc ne mangea guère. Malgré

l'excellence des mets servis, il ne toucha pratiquement à rien de ce qui se trouvait dans son assiette. Iris l'examina et remarqua ce qui l'avait déjà frappé au château de Meersburg. Il était pâle et avait les traits tirés. Son visage était creux, des cernes rendaient ses yeux fatigués. Il était parfois sujet à une nervosité excessive, comme s'il craignait quelque chose. Ou quelqu'un... Les serviteurs venaient d'enlever les plats de fruits confits lorsqu'Arthur avoua que le trajet l'avait épuisé et qu'il préférait monter se coucher. Même s'ils ne furent pas dupes, les deux amis ne tardèrent guère à en faire autant et le château finit par s'endormir paisiblement.

CHAPITRE II

Aux premières lueurs de l'aube, Iris trouva Alexandre en train de lire dans la bibliothèque. Elle remarqua son air soucieux. Visiblement, il était en train de réfléchir. Entendant un froissement de tissu, il abandonna la page qu'il parcourait vaguement des yeux et se leva pour la saluer. Il s'enquit de ce qu'elle avait prévu pour cette journée qui s'annonçait froide mais radieuse à en juger par le bleu du ciel. Spontanément, elle évoqua une petite partie de chasse et il se montra partant. Leur but n'était pas spécialement de tuer du gibier mais surtout de sortir à cheval. Monsieur le Duc se réveilla également assez tôt. Il affichait un visage plus reposé que la veille. Ses cernes s'étaient estompés et son attitude était plus dynamique. Lorsqu'il leur parla, sa voix n'avait plus ces accents tristes et trainants. Elle était claire et nette. Il sourit à la proposition faite par la jeune femme. Il l'appréciait beaucoup. Elle était d'une franchise et d'une simplicité désarmantes. Elle avait